

L'anarchie à Venise

Stephen Schecter

Volume 29, Number 6 (174), December 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schecter, S. (1987). L'anarchie à Venise. *Liberté*, 29(6), 43–53.

STEPHEN SCHECTER

L'anarchie à Venise

On a en plus à organiser dans le doute la liberté riante qui se méfie d'elle-même.

Post-scriptum au texte qui suit

À l'aéroport de Venise, une faible chaleur chauffe le corps. À Paris, il pleuvait. À Montréal, il y avait eu du brouillard. À Calcutta, on présume qu'il fait une chaleur épouvantable, mais c'est sans doute une exagération de style. En Chine, c'est peut-être l'automne. Y a-t-il des feuilles à Pékin comme il y en a à Montréal? Venise se trouve, comme Montréal, aux alentours du quarante-cinquième parallèle. Pékin se situe environ à cinq degrés de latitude au sud. À Venise, une coalition de gauche gouverne la ville. Les anarchistes en profitent, comme depuis des années, pour y tenir leur rencontre internationale. 1984: *tendances autoritaires et tensions libertaires dans le monde contemporain*, tel est le thème du présent colloque. La préparation précipite déjà les mauvais souvenirs de la guerre d'Espagne, mais tout se joue en si bémol majeur. On s'apprête à en discuter: *il problemà del riformismo*.

L'aéroport de Venise s'appelle Marco Polo. Tout petit, il fonctionne mal quand même. Ça prend un temps extraordinaire pour prendre son bagage du seul carrousel de l'aérogare, encore plus de temps pour changer son argent en liras italiennes. Aussi rate-t-on l'autobus menant de l'aéroport au Piazzale Roma, alors que le vaporetto est parti il y a déjà longtemps. On se souvient de ce qu'Arendt semble avoir dit en ricanant, dans *Eichmann à Jérusalem*: si les Italiens n'ont pas livré leurs Juifs aux nazis, c'est parce

qu'en Italie les trains ne partent jamais à l'heure. Il ne faut pas gueuler alors: à chaque raison sa ruse. Puis, il pleuvait à Paris, il y pleuvait depuis un mois. L'hiver au milieu de septembre, a-t-elle dit. Sous le duvet de son lit, il faisait chaud. Elle se préparait pour aller travailler. On la regardait. On regardait la pluie dehors. On devait se lever pour aller parler de l'anarchisme à Venise. C'était difficile de quitter le duvet.

L'aéroport Marco Polo se situe au bord de l'eau, entre la mer et la ville. Dans le soleil, même pâle, c'est difficile de ne pas sourire. Contre l'obligation de naître on proteste trop. *E chiaro*. Venise est toujours une reprise, nous oblige à reconnaître. Elle, nous, la beauté de la chose, et encore ces remuements chancelants du sexe dans le jour décroissant. Peut-être à Venise est-il encore possible de dire non, tout en renonçant à ne pas renoncer complètement. Parmi tant de fausses notes, adoucir le glas d'un air comique. Le sourire gélif monte aux lèvres.

Quelqu'un a décidé qu'on pouvait changer l'horaire. L'autobus part pour la ville. Tout au long du chemin les arbres s'étendent. Grands, verts, beaux, ils allèchent par un soupçon de sud. Entre eux, la verdure, les fleurs de l'été encore, les champs et les maisons blanches aux volets colorés dont les murs affichent les marques italiennes de la *via moderna*: services d'électricité, boissons, l'omniprésent AGIP. Le trajet allège. On pense au *Teorema* de Pasolini: une bonne exhaussee à la hauteur des toits. Pour une fois, l'image ne se résoud pas en rudesse et en moquerie. On y voit aussi la douceur, caresse d'un clown, l'utopie intransigeante difficile à avouer. On s'approche du pont liant Mestre à Venise. L'allègement se poursuit. Malgré soi, devant cette pièce montée trop souvent — mais ô! combien elle est belle —, l'être cède, patouille, tripote encore une fois. La pluie sombre de Paris a été laissée à Pékin. La lagune frappe, miroite une gaieté jaune, bleue, noire s'il le faut. La mémoire est aiguë, le sens de l'avenir aussi. Tout d'un coup et sans grand préavis, jaillit *il Piazzale Roma*, encore plus jaune, bruyant, légèrement sordide, inoffensif pourtant. Deux terminus, un pour le transport public, l'autre pour la société présumément privée qui exploite des autobus-express entre Venise et l'aéroport. Des stands où se vendent boissons, brioches enveloppées dans le plastique,

noix, bonbons, glaces, produits de verre, colliers, napperons, journaux, cartes. Plus loin, de l'autre côté du pont, on vend des fruits. Aux arrêts d'autobus beaucoup de gens: travailleurs, écoliers, voyageurs. Le chahut s'amplifie, remplit la place, condense l'air, balaie les figures qui y traînent. Tout près, dans le parc, des garçons flânent. Y a-t-il du temps? A-t-on l'audace de Charlie? *Is more better? Sono già le tre*, il faut trouver le colloque.

La *Facoltà di Architettura* est curieusement tranquille. Des affiches signalent l'événement: *anarchisme; 1984; par ici*. Dans le jardin, quelques groupes s'entretiennent. Un homme frappe la terre avec son pied. Deux filles mâchent de la gomme. Les vêtements sont noirs, soigneusement déchirés et enfilés les uns par-dessus les autres, rehaussés de keffieh, de foulards verts et roses, de coupes de cheveux raides, parfois à l'iroquois. Aux oreilles percées, des boucles d'argent, de plumes, de fils tordus, de plastique aux dessins Bauhaus-Punk. Dans les escaliers, un tourbillon de voix monte, circule, frappe comme si on assistait à un bal. Quelque part se trouvent des salles, mais il semble que l'essentiel se passe dans les escaliers: les fugues d'amants qui se sont récemment découverts, ou les marchés conclus à côté de l'exposition principale. Tractations de l'imaginaire. On est à Venise, dans une foule, au troisième étage de l'édifice logeant la faculté d'architecture, devant une table chargée d'appareils de traduction simultanée. *Ciào Roberto. Dov'è Gemma? Aurora?* Les autres? Pourquoi tout n'est-il pas comme la dernière fois? Pourquoi s'y attend-on? Parce qu'il faisait froid à Paris. Parce qu'on a peur, du froid, de la fragilité de notre plaisir, et on craint que la maison ne résiste pas. Les jeunes diraient que les anars sont forcément des *squatters*. Et si on changeait de métaphore? Le kiwi, par exemple. L'anarchisme comme kiwi politique: succulent, exotique, bourré de désirs?

À quinze heures trente commence l'atelier, un séminaire comme disent les camarades italiens, un séminaire de cent, deux cents personnes, sur l'impérialisme culturel. Le type d'Israël n'arrive pas. À sa place, on met un camarade français, représentant d'un regroupement anarchiste de paysans travaillant dans la contre-agriculture. Petit, pas trop mince, portant une casquette grise, il ne bat pas des paupières. On se croirait assis à côté de

Bakounine en miniature. Mais l'autre, le Canadien, commence. Combien de temps a-t-on pour parler? On lui explique: dix, quinze minutes, il s'agit de présenter des thèses afin de soulever un débat. Il prend alors dix, quinze minutes, en trois langues, pour parler de l'État et du pouvoir. Il veut savoir vers quoi l'on se dirige. Vers un durcissement du pouvoir étatique, le contrecoup du racisme et de l'idéologie sur les sociétés aux États de droit qui les ont longtemps exportés, l'éclatement, de nouveau régressif, des tensions de la démocratie moderne bâtie sur le compromis historique et fragile de l'État-Nation et du Citoyen-Sujet? Ou plutôt vers un nouveau réaménagement du progrès, une alliance internationale et stratifiée de la techno-bureaucratie, accompagnée d'une intégration lente, progressive et graduée, de populations et de régions dans un projet de modernisation où le pouvoir se renforce et se dilue? Aucun des deux scénarios ne ferait battre le cœur des anarchistes. Pourtant, c'est important d'essayer d'être lucide. Par principe. Pour combattre aussi, si combat il y a. Peut-être aussi pour ne pas trop tricher. Puis il s'agit également d'une certaine fierté, des traditions, de l'esprit, des amis.

C'est maintenant le tour du Français. Il parle brièvement: environ quarante-cinq minutes, plus la traduction en italien. Il parle des engrais chimiques, de l'agro-business, des multinationales, de la destruction de la terre et sans doute de nos organes coeliaques. C'est un discours tout à fait tonique qui finit en crescendo: camarades, a-t-il dit, avec la théorie et les barricades on parviendra à faire la révolution. La bravoure étonne, la conviction aussi. Bakounine *is alive and well and living in France*. On le regarde avec des yeux écarquillés. Accorde-t-il des autographes? Méchant, jaloux, on ressent la distance. L'interprète-animateur explique que peut-être les deux discours paraissent mal juxtaposés, mais que si on pensait deux minutes, on découvrirait une logique cachée; à vrai dire, les organisateurs du colloque ont fondu deux ateliers en un seul: exploitation internationale et impérialisme culturel. Les gens ont bien compris. Durant l'heure et demie qui a suivi, on a parlé des luttes de libération nationale: basque, frioule, corse, les minorités en Uruguay, les Uruguayens en Suède. Certes, ce sont des choses importantes: être avec des gens en lutte, défendre des minorités,

utiliser la culture pour diffuser des idées révolutionnaires, penser le problème du Tyrol du sud. Pourtant, on évite difficilement l'impression qu'une sorte de léninisme a infiltré même la parole anarchiste, le *que faire?* qui hante le projet révolutionnaire moderne. Peut-on penser moins ce qu'il faut faire, penser d'abord la culture? Puis Charlie a parlé des graines, nous a prévenu des dangers de la manipulation génétique, a souligné l'importance de ce par où ça commence, l'innocence grave de la délectation homogénéisée. L'a-t-on saisi? Peut-on être anarchiste lorsqu'être anarchiste, c'est le malaise dans la civilisation?

Deux jours plus tard, le groupe de discussion sur psychanalyse et société. Six personnes en avant, deux cents dans la salle, une animatrice et un interprète. Traduction consécutive en italien et en français. Trois heures prévues en tout. Le premier commence, harangue la salle pendant vingt minutes sur la signification psychanalytique des couleurs de la CNT: rouge pour l'instinct de vie, noire pour celui de mort. Et aussi sur le sens fondamental de la naissance: l'anarchisme indéniable du fœtus qui veut se détacher de sa mère. La naissance sans traumatisme, pourquoi pas? Parce que trop facile, parce que tout milite contre ça, parce qu'il fait trop froid. Ailleurs à Venise, on peut encore voir *le premier ghetto juif* de l'Europe. Depuis le 16^e siècle, on a obligé les Juifs à habiter la Cannaregio. On en voit la conséquence: des édifices parmi les plus hauts de Venise, empilés les uns sur les autres, presque pas d'espace. Le but était de contenir les Juifs, de leur tailler la vie, de les réduire à l'image de leur architecture. On a aboli le ghetto avec la république vénitienne, en 1797, à la pointe des baïonnettes de Napoléon. Les nazis l'ont reconstitué, prélude à l'extermination. Aujourd'hui, dit le guide, il se trouve parmi les quartiers les plus pauvres de Venise. Il doit y faire froid l'hiver. Un deuxième conférencier reprend, la voix petite, presque inaudible. Il regrette de nous informer qu'après une longue étude des comportements en petits groupes, force lui est d'avouer que l'anarchisme reste impossible. Le premier l'interrompt, le dénonce, dénonce également la salle parce qu'elle tolère les présentations si longues. Il est pour la salle, dit-il d'une voix ronflante, contre l'autorité des gens en avant. Tout est traduit. Le deuxième conférencier reprend. Encore vingt minutes, peut-être

davantage, plus la traduction. Puis le troisième, bref cette fois-ci, qui soulève trois questions, se demandant entre autres si l'inconscient se prête à la modification historique ou en demeure là, structurellement réfractaire. Entre le pessimisme fier de Freud, lucide et éveillé à la mort, et l'optimisme libertaire, la salle, son aile parlante du moins, opte pour sa tradition, les illusions nécessaires, la reprise éternelle de la lutte et du plaisir. Plus tard, quelques jours plus tard, un psychanalyste relativement âgé côtoie une fille dans la cuisine collective qu'on est en train de démanteler. Elle s'assied sur ses genoux, souriante, joue avec ses cheveux gris et blancs: le portrait bizarre du «pourquoi pas» légèrement ivrogne, comme l'époque. Lui aussi sourit, d'un air penaud, l'inconscient poussé à ses limites historiques.

Le *reichien* a parlé par la suite. C'était beau, en quelque sorte. Un mélange de Judy Garland et de Bob Dylan, dans une voix de Cat Stevens, assurant que ça fait mal mais pas vraiment, les moments de la surprise valant bien la liberté douloureuse. On était presque convaincu, mais quelque chose cognait: la voix un peu trop douce, trop sur le point de se casser, répétant aimablement ce qu'on a déjà vu, su, lu, inscrit dans le corps, gravé dans la mémoire qui disait oui mais aussi non. Pourquoi n'a-t-il pas aussi parlé de ce que la liberté a également produit? À côté de moments éperdument révélateurs, un monde qui roule, écrase, profitant de la subjectivité libérée pour enfermer davantage dans sa propre ouverture sujets et paysans, citoyens du monde entier, indivis et divisés. Parce que là, la liberté n'a pas d'avantages compensatoires, se met toute nue, impitoyable, exige son prix, au delà de ce qu'on peut formuler, et, par le fait même, se rend humaine. La foi dans la foi, une autre combinaison, une qu'il ignore, comme la salle, et comme la salle ignorait, préférant plutôt protester contre l'instinct de mort, hypostasie ridicule et inacceptable. La silhouette de Freud se profile sur Venise, le visage austère, le cigare entre les doigts, souriant sur ce colloque loufoque qui déborde de partout.

Au Campo Santa Margherita, les organisateurs du colloque ont installé une cuisine communautaire, deux tentes sous lesquelles se trouvent plusieurs tables et bancs, une scène sur laquelle on joue de la musique tard dans la soirée, et une foire de livres et de revues

de la presse anarchiste venant d'un peu partout dans le monde. C'est le bazar: des pépés de 1936, espagnols et italiens, coudoyant des punks allemands, des jeunes ouvriers non-autonomes, bon buveurs, anarchistes sur les bords, des femmes, beaucoup de femmes, de l'Uruguay et de la Suisse, en passant par Paris et Stockholm, riant de toutes les manières et pour la plupart un pas ou deux en avant des hommes, les leurs ou les autres peu importe. Dans l'air flottent à la fois une grande innocence et un sérieux à mourir debout. À regarder le *campo* s'agiter, on se croirait dans un immense poulailler: des camarades italiens réglant des problèmes à temps plein, les manches retroussées, le front dégouttant de sueur; des chefs espagnols et canadiens réglant eux aussi des problèmes à temps plein, remplissant leurs verres, corrigeant les versions des histoires mal et malicieusement racontées.

Cet après-midi, à Venise, il fait beau. Sur les *piazze*, le soleil luit. Une exposition de Robert Willson, dont l'affiche attire tant, se tient *al museo d'arte moderna di Ca'Pesaro*. Du Campo Santa Margherita, on peut y aller en passant par la Scuola Grande di San Rocco et l'église avoisinante, la Santa Maria Gloriosa dei Frari, connue plus communément sous le simple nom de I. Frari. De là, on marche jusqu'au Campo San Polo, où est érigée une autre tente, une grande cette fois-ci, comme au cirque, à l'intérieur de laquelle étaient organisées une exposition sur l'histoire et la géographie de l'anarchisme ainsi que la projection de divers films et vidéos. Du Campo, on se perd et on se retrouve, suivant son intuition et les petits ponts qui traversent les canaux étroits, jusqu'à ce qu'on tombe sur les affiches clouées aux murs: *Ca' Pesaro*, ou *Museo d'arte moderna*, accompagné d'une flèche indiquant la direction. Impossible de se perdre à Venise, autant que de ne pas se perdre. C'est véritablement une ville de rats.

On n'a pas pris ce chemin, cependant. Du Campo Santa Margherita, on s'est dirigé plutôt vers l'Accademia. Dans cette ville, l'Accademia est l'équivalent d'un de ces points spectaculaires qu'on annonce sur les routes traversant des chaînes de montagnes d'où, lorsqu'on s'arrête, on voit des perspectives qui n'en finissent plus, donnant sur des gorges et des sommets s'étendant à l'horizon, pathétiques. Debout sur le pont de l'Accademia, en regardant vers

l'amont, on voit finalement la ville. Le Canal Grande s'agite constamment, ses eaux se soulèvent, les maisons à ses bords se fendent, l'invisible et omniprésente fissure qui traverse Venise, éclate, hurle, réclame son dû. On bat des paupières. La fissure est rentrée, comme un lézard dans un mur. On regarde encore les maisons. Leur beauté, qui est énorme, dévore, subjugué. Qui habite là? Que se passe-t-il derrière les fenêtres, les rideaux de velours? Sur une écriture dans une salle au plafond très haut, reposent une main, des lunettes, un encrier à sec. Venise coule lentement depuis des siècles. *On mourra, un jour on mourra. Impossible à voir. Venise s'embellit, exsude la putréfaction. Venise est belle, à couper le souffle.* On se tourne vers le bassin de San Marco, vers l'église Santa Maria della Salute qui domine le profil médiéval que Venise découpe sur le ciel. Son dôme, immense et retenu, défie subtilement la majesté qui l'entoure, met la subjectivité ravageuse en demeure de gravir sa courbe. Les eaux coulent vers la mer, portant des bateaux, des touristes, des marchandises. On imagine facilement Byron au seuil de son aventure grecque. On se détourne des chargements de gondoles, des voix glapissantes, des bouderies de cet horizon hautain. On se tourne de nouveau vers l'amont, regarde l'émulsion des vieux édifices tachés dans la lumière de l'après-midi automnal, et on descend le pont, comme un touriste anglais, vers San Stefano, la Piazza San Marco, il Ponte di Rialto, pour arriver enfin, par la déambulation mi-feinte, devant le musée d'art moderne de la Commune de Venise, Ca' Pesaro.

Willson y expose des sculptures en verre, qu'il fabrique avec l'aide d'un maître-artisan de Murano, Alfredo Barbini. Ces sculptures contiennent des couleurs, bandes et formes de couleurs qui se trouvent à l'intérieur même des sculptures. On regarde ces sculptures, ébloui par la combinaison de la ligne et des couleurs. *L'une, surtout, frappe: geologia pura, une sphère à densités et reliefs internes divers, ronde comme la Terre, témoignant des sédiments qui composent son histoire naturelle, variantes de l'ocre et du vert. Les couleurs, peut-être, de l'anarchisme conservateur. On est né pour voir cette beauté, la préserver, l'élargir. Life is beautiful, écrivent des poètes, comme les vallées et les crépuscules de Jérusalem.*

On sort du musée tout juste avant l'heure de fermeture. Il fait

encore jour. On revient cette fois-ci par le Campo San Polo. On longe des petits canaux, gravit et descend des ponts bercés dans le jour déclinant, croise, dans les rues étroites, des étrangers, citadins ou touristes. Parmi eux, seuls les punks du colloque sont repérables. Venise caresse, mais on ne connaît personne, et si on connaissait quelqu'un, on ne saurait être moins seul. Que vaut une caresse lorsqu'elle ne soulage pas? Quand on arrive à Campo San Polo, la nuit est déjà tombée. On entre sous la tente et on fait le tour: l'anarchisme en Yougoslavie, en Chine, aux endroits merveilleux du monde, Emma Goldman en Amérique. Si je ne peux pas danser, ce n'est pas ma révolution. Je veux la liberté, je veux que chacun ait le droit de s'exprimer et que chacun ait accès aux choses belles et radieuses. Soit. Qui peut être en désaccord? Mais certains ne veulent pas céder une partie du trop. Le camarade bakouniniste l'a déjà expliqué.

Le lendemain, on reprend. À l'atelier sur les luttes urbaines, un néo-réformisme outre-atlantique se heurte à ce qu'un camarade italien a appelé plus tôt dans la semaine, le noyau dur de l'anarchisme. Mais le noyau dur est difficile à saisir. Former des coopératives ou squatter des maisons? Participer aux élections ou les boycotter? La salle tourne en rond, comme le monde.

Qui, dans ce souk anarchiste, a raison? On se heurte aux détails, aux enseignements de la révolution espagnole, à la volonté de léguer toujours davantage. Ne suffit-il pas qu'il y ait un début, des gens qui ripostent, se retirent du magasinage et, après, font quelque chose? *I sing of myself*, écrivait Whitman plongeant dans le flot démocratique. On est en 1984, à Venise, au *Convegno internazionale di studi anarchici*. À l'église I Frari, se trouve la statue en bois de Donatello, son célèbre saint Jean le Baptiste, en vert et rouge, on dirait même vermillon. Il luit. Le militant incarné. Il émet une douceur incroyable, le corps vidé par sa propre sainteté. On a envie de le toucher, de le prendre dans ses bras, le calmer, lui qui est déjà au delà du calme. Un anarchiste doit frapper comme Donatello, chanter comme Whitman. On rit. On sort de l'église et on rit.

Le lendemain, au Lido, on regarde la mer qui s'étend dans le gris, à l'infini. Seules quelques personnes se promènent sur la plage. Venise déserte. Bientôt on va désertier Venise. On n'a rien vu, rien

fait. Au Campo Santa Margherita, on commence à démanteler le site. La fête se dénoue. Il semble qu'on a trop bu, sans avoir bu assez. Autour du stand des renseignements on boit de la *grappa*. Les organisateurs sont crevés. Ils ont donné un bal pour deux mille personnes pendant une semaine, sans domestiques. Ça ne va pas, les gars et les filles? Ça ne va pas, la tête? Les délices du progrès sont irrésistibles. Plus tard, au souper, un type du Danemark relate un peu ce qui s'y passe. Personne ne crève de faim. En neuf ans, on peut réussir à ne travailler qu'un an et demi. À la naissance, on reçoit un numéro d'assurance sociale qui sert à tout, et surtout à contrôler. On s'ennuie d'un excès de rationalité. Dans les bars, on se propose d'échanger des fessées. Les hardis en parlent dans les journaux. Seuls les homosexuels se tiennent un peu à l'écart, mais ce n'est pas clair. Qu'est-ce qui ferait la différence, ou est-elle toujours reportée? Au colloque, on n'avait pas beaucoup remarqué la présence d'homosexuels. Le noyau dur de l'anarchisme. Sauf Charlie, qui a expliqué à l'atelier sur l'anarchisme et le féminisme que l'affiche du colloque était irrecevable, non seulement pour avoir traduit des stéréotypes sexuels — l'homme monstre, la femme colombine — mais aussi pour avoir retranché la possibilité que pour certains, plutôt que d'être dégueulasse ce qui sort de la bouche des hommes, est doux ce qui y entre. Le Danois raconte qu'il y a quelques jours, il s'est assis à l'extérieur d'un café et s'est mis à fixer du regard un monsieur assis en face, un monsieur très beau et élégant. Ils n'ont pas échangé un mot. Au moment de partir, le monsieur lui a laissé un briquet sur lequel était inscrit en allemand quelque chose l'invitant à faire un bout de chemin ensemble. *Rauchen Sie mit uns, reisen Sie mit uns?* La vieille Europe, a-t-il dit. Son ambivalence aussi. On n'a pas l'audace de Charlie. On a trop bu, sans avoir bu assez. *Il problemà del riformismo*, et l'affiche revendiquant la libération de Mario Terzi déjà dans les bagages: *tutti parlano di pace, nessuno vuole la guerra, ma chi rifiuta il servizio militare continua a finire in carcere.*

Le lendemain. On attend au Piazzale Roma le départ de l'autobus public pour l'aéroport. Assis dans l'autobus, on regarde autour. Le monde semble une niche de rats dont il Piazzale Roma est l'exemple. On s'occupe de ses affaires. Tout le monde s'occupe

de ses affaires. Est-ce mieux comme cela, sourire plutôt que de hurler? À propos de quoi d'ailleurs? On est chanceux, mauditelement chanceux. Il fait beau. Le piazzale éclate de jaune orangé. On quitte Venise. À l'aérogare, le *cambio* est fermé, la boutique hors-taxe aussi. L'avion néanmoins décolle. On quitte Venise...

*

À Paris, il pleut toujours. Elle demande comment c'était. On répond qu'on a en marre de l'anarchisme. Elle réplique que c'est bien, une chose de moins dont on aura à s'occuper. On dit oui. On en doute tous les deux.